L'embobiné

L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

LA FLOR

De Mariano Lliñas
Avec Elisa Carricajo, Valeria Correa, Pilar Gamboa…
Argentine-2019-13h30 -VOST
En 4 parties

La Flor-partie 1 (3h10) lundi 20 mai 19h
La Flor-partie 2 (3h24) lundi 3 juin 19h
La Flor-partie 3 (3h24) lundi 10 juin 19h
La Flor-parie 4 (3h28) lundi 17 juin 19h

« La Flor » : un foisonnant bouquet de fictions
Avec ce film-monstre de quatorze heures, le cinéaste Mariano Lliñas invite à un tourbillon d'images et d'émotions.
par Mathieu Macheret Le Monde

Dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*, Balzac nous alertait déjà sur l'une des aspirations profondes de la fiction : *« faire concurrence à l'état civil »* ou, en d'autres termes, défier la réalité même, gagner du terrain sur la vie pour – peut-être – s'y substituer. Depuis la Schéhérazade des *Mille et Une Nuits* jusqu'aux séries actuelles, la fiction compose avec un temps reconductible, potentiellement infini, qui est à la fois son souffle et son propre mirage. *La Flor*, de Mariano Llinas, film-monstre tourné sur près de dix ans, révélé en 2018 au Festival de Buenos Aires (BAFICI), passé ensuite par Locarno, a fait sensation pour sa durée record de quatorze heures.
Le film appartient en fait à une famille d'œuvres qui concernent le fait même de raconter, tels le *Don Quichotte* de Cervantès, *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*, de Jean Potocki ou, dans une filiation plus directement portègne, les fictions labyrinthiques de Jorge Luis Borges ou Julio Cortazar. Des œuvres où l'on s'engouffre comme dans des forêts aux mille sentiers et au secret desquelles on n'accède qu'à condition de s'y perdre.
Si sa durée hors norme a de quoi impressionner, *La Flor* ne se donne pas qu'en un seul bloc, et contient en réalité six films différents, dont Llinas explique dans un prologue farfelu, face caméra, la structure commune. Assis à une table de pique-nique, celui-ci dessine sur papier les six segments s'assemblant comme les pétales et la tige d'une fleur – façon poétique et surréaliste d'exposer ses intentions. Mais la fausse simplicité du dessin cache une luxuriante arborescence de récits enchâssés, de bifurcations et de digressions. La cohérence de l'ensemble se trouve ailleurs : dans la présence de quatre actrices remarquables (Elisa Carricajo, Valeria Correa, Pilar Gamboa et Laura Paredes formant la compagnie théâtrale Piel de Lava) qui endossent dans chaque épisode des rôles différents.
Film de troupe, *La Flor* accomplit également une grande traversée des genres cinématographiques, passant allégrement, au fil de ses épisodes, du fantastique au polar, du musical à l'essai, de la romance à l'espionnage, du muet à l'expérimental, comme s'il proposait de rejouer à lui seul une sorte de contre-histoire ludique et aventureuse du cinéma. Réunis au sein de cette première livraison sur quatre, les deux premiers épisodes en posent clairement les fondations.
Le premier nous plonge en pleine pampa, dans un centre d'archéologie où deux laborantines reçoivent, au seuil des vacances, le colis d'une momie quechua qui les oblige à rester seules sur place. Or, l'entité, dotée d'étranges pouvoirs, prend bientôt possession d'une employée, lui insufflant une puissance surnaturelle. Adoptant les codes d'une petite série B horrifique, l'épisode, quelque peu ingrat (tourné en 2009 en vidéo basse définition), fait peu à peu sourdre l'inquiétude de l'isolement et de la réclusion de ses personnages, suggérant l'irrationnel à partir de trois fois rien.
Le deuxième épisode, drame musical visuellement plus ambitieux, constitue l'un des sommets de l'ensemble. L'histoire est celle d'une chanson qui ne parvient pas à se faire, parce qu'un duo de stars de la variété, couple en voie de séparation, refuse de se trouver en présence dans le même studio d'enregistrement. Chacun de son côté revient obsessionnellement sur le moment fatidique où leur relation amoureuse et artistique s'est nouée, au long de merveilleux flash-back en noir et blanc. Tandis qu'en filigrane – Llinas pratiquant magistralement l'art du coq-à-l'âne – une société secrète cherche à mettre la main sur un élixir de jouvence tiré du venin d'un scorpion. A la fin, les deux chanteurs se lanceront au visage les mots violents et définitifs de leur propre chanson, lors d'une scène sublime et déchirante, venue couronner le lyrisme échevelé de l'épisode.
Un paradoxe captivant
D'entrée de jeu, *La Flor* fonctionne sur un paradoxe captivant : le film a besoin d'en passer par un dispositif narratif très complexe, pour générer des moments simples (un homme et une femme se quittent en chantant), des scènes filmées sans fioritures (souvent en plans-séquences), entièrement au service de ses quatre actrices. Ce sont elles qui occupent le centre de la mise en scène, et plus précisément encore leurs visages, auxquels se rapportent sans cesse la plupart des cadres comme la sensation du monde alentour .
Véritable symphonie de visages, le film scrute à leur surface le mystère de l'incarnation, ce don de l'acteur qui emporte la conviction, donne corps à la fiction et nous fait croire aux histoires les plus extravagantes. Mais le visage est aussi le lieu de la parole, autre point fondamental du film qui joue sur tous les registres de celle-ci (dialogues, voix off, chansons, messages) et parle en plusieurs langues (espagnol, mais aussi français, italien, catalan, allemand, russe, etc.). *La Flor* s'invente ainsi une énonciation littéraire aux accents parfois sublimes. Fabulatrice ou performative, portée vers le récit ou la confession, la parole suscite la fiction et fait surgir autour d'elle tout un monde fantasmatique.

Les histoires de *La Flor* n'ont pas de début ni de fin, mais se télescopent dans un élan continu, un flux d'imaginaire qui ressemble à un grand générateur de récits, voire au mythe du mouvement perpétuel. On pourrait craindre qu'un film si conscient des mécanismes de la fiction soit assez peu prodigue d'émotions. C'est le contraire qui se produit. On ressort l'imagination allumée de ce tourbillon de personnages, d'aventures et d'images, qui ne donne qu'une envie : y retourner au plus vite. En attendant la suite au prochain épisode

Par où commencer ? L'œuvre est à ce point hors norme, touffue, qu'on ne sait par quel bout la prendre. Puisque son cinéaste a le goût de l'énumération, imitons-le. Ce film a une durée totale de treize heures trente environ, il comprend six épisodes autonomes (organisés en 4 parties pour la sortie cinéma) mais ayant des points communs, il jongle avec les genres (fantastique, espionnage, mélodrame musical…), les langues courantes (espagnol, russe, italien, anglais, français) et vernaculaires (dont un dialecte du xviii^{e} siècle parlé dans le nord de l'Italie !). Il traverse deux continents (l'Amérique du Sud et l'Europe) et regorge d'humour et de lyrisme, deux qualités pourtant difficiles à marier. Il offre du jeu, surtout. Un jeu enchanteur, presque enfantin : pas d'auteurisme pontifiant ici, mais de la récréation picaresque.

Tintin n'est pas loin : on entraperçoit un de ses albums, laissé sur une table de chevet. Il y a fort à parier que la momie faisant des ravages dans l'épisode 1 soit inspirée du Rascar Capac des *Sept boules de cristal*. Elle est au centre d'une bien étrange histoire, située dans un laboratoire d'analyse archéologique, en lisière d'un désert, dirigé par un trio de femmes. Une série de phénomènes inquiétants puis terrifiants s'y produisent. La psyché et le désir féminins irriguent *La Flor*, à travers son formidable quatuor d'actrices, qui revient dans chaque épisode (le cinquième excepté) avec de nouveaux rôles à chaque fois. À travers elles et ce qu'elles incarnent de mythologique (de la sorcière à la Méduse), le cinéaste fait, en toute pudeur, l'apologie de la femme libre, indépendante, conquérante et savante, guerrière, voire meurtrière. Sans manquer d'étriller le patriarcat et le machisme.
Et puis il y a l'amour. En de multiples versions. Follement platonique : entre une espionne et son collègue, contraints de réprimer leur sentiment (l'acmé de *La Flor* ?). Orgiaque : dans un asile psychiatrique, le cas inédit de ce patient amnésique qui affole la libido de toutes les infirmières et femmes médecins. Passionnel : l'amour-haine d'une chanteuse à succès séparée de son homme, avec lequel elle formait un duo de variété romantique et qui se retrouve dans un studio pour enregistrer de nouveau…

La musique, le son, le moindre accessoire, Mariano Llinás s'en sert comme des outils fabuleux. Idem avec l'ellipse, l'allusion, la litote. Toutes ces figures de style sont aussi des trucs et des trucages rudimentaires, que l'auteur ressuscite avec la fraîcheur et l'innocence d'un pionnier revenu à l'enfance du cinéma, bricolant avec 3 pesos 6 sous des histoires abracadabrantes…
Ici, le minimalisme des moyens (le film a coûté 300 000 euros) mène au maximum : *La Flor* embrasse le monde entier et l'Histoire du cinéma en rendant hommage à plusieurs de ses étapes décisives, du muet (les épisodes 5 et 6) jusqu'au cinéma moderne, avec une mise en abyme particulièrement cocasse (épisode 4)…

Dans ce monde baroque, on croise un leader palestinien, une trafiquante qui s'injecte de la toxine de scorpion comme sérum de jeunesse éternelle, une Margaret Thatcher montant à cheval et fumant le cigare, des guérilleros colombiens. On est aussi bercé par une voix off particulièrement incantatoire, qui décrit comme personne la solitude, le sentiment de défaite, les trains, les paysages. Ce narrateur reflète exactement la visée du film : non pas donner du sens aux choses, encore moins dérouler un scénario. Mais transporter vers un imaginaire infini.

(J. Morice, *Télérama)*

Fatalement, vu de loin, un tel objet peut faire peur. Il n'y a pourtant pas lieu d'être impressionné : nul monstre n'est plus souriant et accueillant que ce Frankenstein cinématographique, confectionné avec un millier de cadavres […] qu'un docteur fou […] ramène à la vie. (Jacky Goldberg Les Inrockuptibles)

La tension est partout dans ce film tentaculaire qui imbrique plusieurs récits gigognes pour mieux jouer sur la temporalité et y perdre le spectateur avec une volupté amusée. (Philippe Rouyer Positif)